

Espagne : les êtres de traçage

Christine Palmiéri

Number 99, Fall 2003

Les monstres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14442ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2003). Espagne : les êtres de traçage. *Moebius*, (99), 75–80.

CHRISTINE PALMIÉRI

Espagne: les êtres de traçage

pluie noire d'Espagne
troue le toit de vinyle
nos deux têtes
la décapotable fracasse l'orage
dans l'obscur
néon spectral
lueur fébrile dégoulinant
d'un *Pensione*
étoile salvatrice
auréole sur
l'architecture gothique
d'un manoir sorti d'un film gore de série B
on sonne
il est minuit

un maître d'hôtel digne d'une BD
fait signe de le suivre
jusqu'à la réception
jusqu'à ce que ma gorge se noue
que la peur fige mon regard
sur l'écran d'un téléviseur
là des morts vivants envahissent un village
étranglent de leurs squelettiques mains
les chiens errants
sous le regard amusé deux silhouettes
postées
mannequins de chair
l'homme plus petit que nature
des membres inachevés
trop courts

sourcils-toison
crâne luisant
dans un fauteuil roulant
tenu par les mains gonflées
d'une adolescente tête boursouflée
yeux étirés vers un autre monde
est-ce les studios d'un film de Polanski?
il fait humide et faim
dans des fauteuils-trônes sculptés
rappelant des chaises de torture pragoises
du XVI^e siècle
elle
nous sert d'un regard mort
des cornichons glacés des viandes froides
blafardes comme sorties de la morgue
sur un plateau d'argent
du même ciselage que celui peint par David
soutenant la tête de saint Barthélemy
décapité par Salomé

la nuit gronde
il faut suivre l'homme au veston-pie
les ombres affolées des grands chandeliers
valse macabre
nous tournons
nous tournons dans les vastes escaliers qui n'en finissent
pas de tourner
tirant nos bagages cliquetant sur le marbre de glace
nous parcourons d'interminables corridors
les cris de la télé rebondissent
en écho au tonnerre
nous passons devant d'immenses portes veinées
derrière lesquelles tout peut s'imaginer
le visage pointu l'homme impassible
nous guide
jusqu'à la porte au fond du couloir
chambre n° 13
les autres ne sont pas encore prêtes
prêtes pour qui pour quoi?

un choix s'impose
mourir noyés dans la MG
ou s'en remettre aux mains du diable
la chaleur prévaut

la chambre vaste comme un hall de gare
sursaute vibre à chaque coup tonnant la colère de
l'automne
s'illumine sous la violence stroboscopique des éclairs
discothèque de l'au-delà
rythmée par les battements des volets porte-fenêtre
ouverte sur
un balcon forgé où s'engouffre la fureur des esprits

au centre
un baldaquin acajou ouvre sa gueule prête à nous
engloutir
la chambre se déchaîne
nous poussons haletants l'arrogante armoire
aux effluves de moisi
devant une porte aveugle
derrière les démons se terrent
concoctant messes noires et rouge
sang

dans l'édredon de satin et de plumes
j'attends comme Chloé dans le ventre de Jonas
la chambre chavire
les voilà qui passent à travers le chêne de l'armoire
têtes difformes et hideuses
gueules de hyènes de rascasses de méduses
de porcs d'avortons clonés transgénésés
sortis des labos de quelques artistes délurés
de mon lab personnel

— je n'ai rien demandé
retournez dans vos pixels
dans vos sels argentiques
dans votre silicone gluante
dans votre monde de fiction

— *nous sommes plus que fiction*
nous sommes les êtres de passage
êtres de traçage

une larve lèche la plante de mes pieds
une autre glisse dans mon cou
dans mon dos
sur mes seins
entre mes cuisses
je m'étouffe dans mes cris

la chambre est déchaînée
les uns sur les autres dans une transe diabolique
égorgent des agneaux
boivent le sang
chaud
se dévorent
l'un mange le moignon de l'autre crucifié
l'autre plante ses crocs dans un bulbe protubérant
masse informe cyclope à la Redon
hybrides de Bosch amputés de Wittkins
aliens de Cronenberg
plancher inondé d'humeurs visqueuses
un chapelet d'avortons bleus sort de ma bouche
de mes yeux de mes narines de mes oreilles
tout mon être déglutit

je rampe jusqu'au balcon
me lance dans le vide

atterris dans la MG
démarre en trombe laissant derrière moi ces monstres
 espagnols
dévorer mon compagnon

la nuit tarit le ciel
et le soleil-oursin vrille mes pupilles
l'ennuie
mon laptop gémit
la route désertique qui mène à Murcia s'arrête
l'écran s'ouvre
gueule géante
entre ses dents sied un hamac
j'y passe la tête tout mon corps
s'y installe
je flotte
je ne suis plus ou plutôt si
me *pixellise*
puis
me faufile l'œil fluo parmi les *êtres de traçage*

